



Naissance du goût de l'Inde en Europe (XVI^e-XVIII^e SIÈCLES)

Vue des Montagnes du Cap de Bonne Espérance, gravure, XVIII^e siècle. Don de la société des Amis du Musée, 996.5.1. Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient. © Yvon Boëlle / Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient.



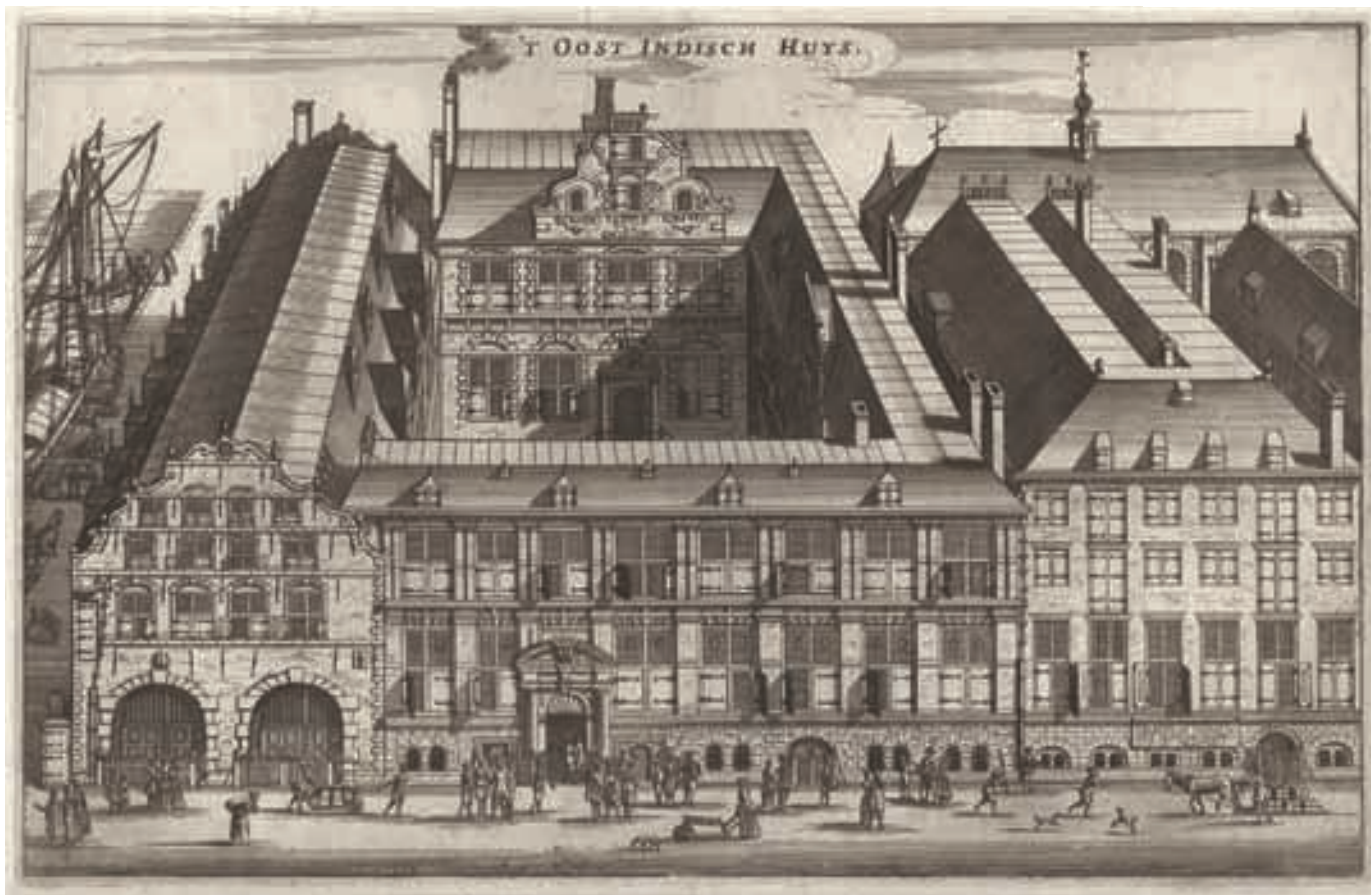
Pilon à épices, bois (?), étain et fer, XVIII^e siècle, CL 13060. Dépôt du musée National du Moyen Age au musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient. © Yvon Boëlle / Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient.



L'« ouverture », en 1498, de la route maritime entre l'Europe et l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, est essentielle pour le développement du « goût de l'Inde » en Europe. Depuis celle-ci, le nombre des vaisseaux sur ce trajet ne cesse d'augmenter, et avec eux celui des hommes et des marchandises. On compte environ 750 navires armés en Europe à destination de l'Inde au XVI^e siècle, 3 200 au XVII^e siècle, 6 700 au XVIII^e siècle.

◆ LE GOÛT POUR LES ÉPICES

Les premiers voyages répondent à un engouement croissant pour les épices. « Nous sommes venus chercher des chrétiens et des épices » assure Vasco de Gama, lorsqu'il entre à Calicut en 1498. Et l'année suivante, lorsque le même capitaine est de retour à Lisbonne, le roi du Portugal adresse une dépêche au



L'Hôtel de la Compagnie hollandaise des Indes orientales à Amsterdam, Gravure éditée chez Jacob van Meurs - 1662 Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient. 998.20.1 © Yvon Boëlle / Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient.

pape et aux autres souverains de l'Europe pour leur faire connaître son intention d'enlever le trafic des épices aux puissances musulmanes, qui dominent les ports de la Méditerranée orientale, et d'établir une « alliance de revers », à la fois militaire et commerciale, avec les chrétiens de saint Thomas, installés dans le

sud de l'Inde, afin de pouvoir gêner l'extension de la domination des Ottomans, vainqueurs de Byzance.

La plus importante des épices est le poivre, obtenu sur la côte occidentale de l'Inde ainsi qu'à Java et à Sumatra (où il coûte moitié moins cher que celui de l'Inde). Il y a aussi la cannelle, qui vient surtout de Ceylan.

Poivre, durions, ...
 Gravure par Quentin-
 Pierre Chedel [1705-
 1762] – XVIII^e siècle
 Collection particulière
 © Robert Le Gall / SHD,
 Département Marine,
 Lorient.



Annnonce d'une vente de la Compagnie française des Indes en décembre 1723 (Coll. part.). Sur cette liste, destinée à informer les marchands, on trouve des produits du Sénégal (comme la «gomme», résine du gommier utilisée pour apprêter des étoffes, ainsi que le morfil et l'escarbille ou ivoire), de la Chine et du Japon (ainsi le thé, les porcelaines, les soieries, et des produits utilisés en pharmacie comme la cardamome, l'esquine ou squine, l'ikin ou quinine, le kankou ou musc, la corne de cerf, sorte de gelée astringente et le baume ou résine odorante), ainsi que de l'Inde, en particulier les cotonnades. Les toiles autorisées, ainsi les mousselines ordinaires [bétilles] ou fines du Bengale (doréas) et de la côte Coromandel (organdis), sont suivies de celles qui sont interdites, peintes (chittes), à petites raies (guingans), à grosses raies (caladaris). Il y a aussi quelques produits de teinture comme le «chicou», variété de murex, et la «graine de houhoua».

© Tous droits réservés.

Quels en sont les usages? Ceux du poivre sont résumés par un apothicaire de Tours dans un *Promptuaire des médecines simples en rythme joyeuse*, publié en 1537 :

*«Donnant confort à l'estomac,
 Bon pour faire éternuer,
 Des gêter et diminuer,
 Du cerveau superfluité...»*

La première utilisation est donc à la cuisine, avec la réalisation de sauces au poivre, afin de pouvoir donner du goût à la viande (or celle-ci tient une grande place dans l'alimentation des Européens) et en faciliter la digestion, surtout si elle est un peu avariée! Le poivre peut aussi assurer la conservation de la viande, ainsi les principaux acheteurs de poivre aux Indes à Lorient sont-ils les éleveurs du Limousin, fabricants de pâtés. L'utilisation en fumigation ou en prise pour



dégager le nez est loin d'être anecdotique car elle est conseillée dans de nombreux traités de médecine de l'époque. La cannelle est surtout utilisée en complément dans la confection de desserts; elle est recommandée aux malades et aux anémiés (sous le nom de «casse») pour sa propriété stimulante de l'appétit; elle figure aussi dans la recette de composition de liqueurs et de vins, ainsi le Champagne.

Naturellement ces épices sont connues depuis longtemps des Européens, et en particulier le poivre. Au premier siècle après J.-C., selon Pline l'Ancien : «Il est étonnant que l'usage [du poivre] rencontre tant de faveur. Dire qu'il ne plaît que par son amertume et qu'on va le chercher dans l'Inde! ». Le *Ménagiez de Paris*, recueil de recettes de cuisine, compilé en 1393, en conseille l'utilisation car «il chasse les vents [et] favorise la semence²». Avec l'ouverture de la route du cap, les Portugais en

apportent de grandes quantités, si bien que le prix diminue et que des « épiciers » apparaissent dans toutes les villes de l'Europe. Vers 1600, l'importation annuelle de poivre s'élèverait à 20 000 quintaux, si l'on en croit F. Braudel³, soit pour cent millions d'Européens, environ 20 grammes par an et par habitant, ce qui est beaucoup.

Le commerce des épices devient alors un objet de rivalités commerciales. Les Génois et les Vénitiens retrouvent une partie de leur ancienne activité à partir du deuxième tiers du XVI^e siècle, car les Portugais ne parviennent pas à fermer complètement la route du Levant. Les Hollandais prennent progressivement le contrôle du poivre de Java et de la cannelle de Ceylan dans la première moitié du XVII^e siècle, mais ils ne peuvent obtenir la maîtrise du marché du poivre de la côte occidentale de l'Inde, car ils s'y heurtent non seulement aux Portugais, mais aussi aux Britanniques et aux Français. Pour parvenir à contrôler le marché des épices en Europe, les Hollandais, pourtant très attachés au principe de la libre entreprise, créent la Compagnie unie des Indes orientales (VOC) par la fusion de plusieurs sociétés indépendantes d'armement, et la VOC reçoit le monopole du transport et de la vente aux Provinces-Unies des produits de l'Asie. Ainsi les quantités mises en vente sont-elles ajustées à la demande du marché européen de manière que les prix soient assez élevés pour maintenir la rentabilité du trafic. Les Anglais, puis les Français, les Danois et les Suédois en font autant.

Le résultat est la stabilité du marché des épices en Europe, tant pour les quantités proposées à la vente, que pour les prix. La demande de poivre atteint un apogée vers 1680 avec 50 000 quintaux par an, puis elle n'augmente plus. Il en est de même pour la cannelle dont le prix ne varie pas durant soixante ans, de 1680 à 1740, sur le marché d'Amsterdam.

◆ LA PASSION POUR LES INDIENNES

Au cours du XVII^e siècle, un autre produit de l'Inde suscite un nouvel engouement : il s'agit des cotonnades. L'usage généralisé de celles-ci, alors qu'elles ne sont pas encore fabriquées en Europe, est une modification très considérable de la vie quotidienne, comparable seulement à l'augmentation de la consommation du



sucre de canne dans l'alimentation. Durant la première moitié du XVII^e siècle, elles sont principalement utilisées comme élément du mobilier et du décor du foyer, pour recouvrir des sièges et faire des rideaux. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, on commence à les porter en vêtements : « On vit des personnes de qualité s'affubler de tapis des Indes, que, fort peu de temps auparavant, leurs femmes de chambre auraient trouvé trop vulgaires pour elles, écrit Daniel Defoe en 1708. Les indiennes reçurent de l'avancement, elles montèrent du parquet des élégantes sur leur dos, de tapis, elles devinrent jupons ».

Quels sont les motifs de ce succès ? Les cotonnades se lavent plus aisément que les lainages et les soieries

Chouliars cardant du coton
Gravure par Poisson, d'après un dessin de Pierre Sonnerat – 1782
Cette planche est extraite de l'ouvrage de Pierre Sonnerat (1748 – 1814), *Voyage aux Indes orientales et à la Chine fait par ordre du Roi, depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, 1782.
Dépôt de la médiathèque de Lorient au Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient. © Robert Le Gall / SHD, Département Marine, Lorient.



Pailempore aux coqs.
Inde, côte de Coromandel pour l'Europe, première moitié du XVIII^e siècle. Acquis avec l'aide du FRAM Bretagne.
Coton peint et teint. Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient. 2005.1.1.
© Robert Le Gall / SHD, Département Marine, Lorient.

utilisées jusqu'alors, et grâce à l'excellente qualité des mordants utilisés par les Orientaux elles peuvent conserver leurs couleurs, même après un long usage. Elles sont agréables à porter dans toutes les saisons, aussi bien en été, comme vêtements de dessus, qu'en hiver, comme sous-vêtements, et elles ne provoquent pas d'irritation de la peau, au contraire des lainages. Elles sont peu coûteuses, ce qui permet de varier les tenues et d'en changer souvent, et donc de pouvoir suivre la mode.

Tout comme les autres produits de l'Inde, les cotonnades sont connues depuis longtemps en Europe, où elles parviennent par la route du Levant. Au xvi^e siècle, les Portugais en transportent par la route du cap – en 1516, Duarte Barbosa, beau-frère de Magellan, signale « des toiles de coton admirablement peintes de diverses couleurs » – mais elles occupent une place bien inférieure à celle des épices dans les cargaisons. Au début du xvii^e siècle, les Britanniques qui avaient découvert leur beauté, la variété de leurs couleurs et de leurs décors, ainsi que leur grande résistance grâce à la vente à Dartmouth en 1597 de la cargaison de la *Madre de Deus*, un galion capturé aux Açores, sont les premiers à se passionner pour les « indiennes ». Ils chargent leurs premières pièces en 1609, puis, en raison du succès, ils augmentent rapidement leurs cargaisons, de 100 000 pièces en 1620 à près d'un million en 1684. À cette date, les cotonnades entrent pour 73 % dans les chargements de la compagnie britannique des Indes orientales, les Anglais étant les premiers importateurs en Europe, suivis par les Hollandais et les Français.

De quelles régions de l'Inde ces étoffes viennent-elles ? Premièrement du Gujurat et du Pendjab au nord-ouest du pays ; deuxièmement de la côte de Coromandel, au sud-est ; troisièmement du Bengale. Les fabrications de chaque région sont différentes et les acheteurs des compagnies des Indes se tournent vers l'une ou l'autre selon l'évolution du goût des consommateurs européens. Dans la première moitié du xvii^e siècle les toiles du Gujurat sont les plus demandées ; après 1650, ce sont celles du Coromandel ; au début du xviii^e siècle, celles du Bengale. Ainsi les cotonnades importées par les Britanniques en 1710 viennent-elles pour 25 % du nord-ouest du pays, 28 % de la côte orientale, 47 % des provinces du Gange.

Pour parvenir à se procurer les cotonnades, les Européens mettent en place une organisation com-

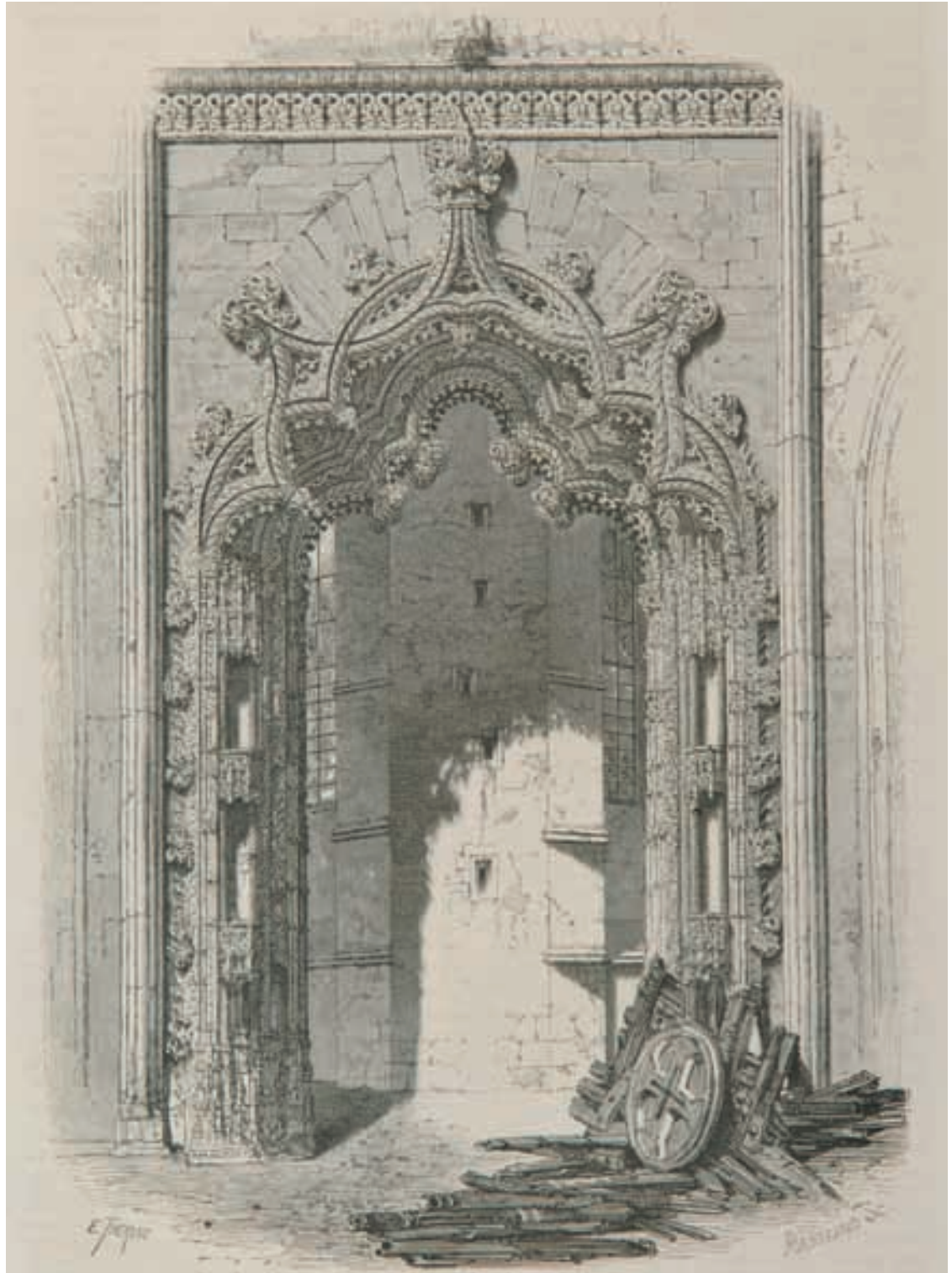
merciale originale, répondant à un calendrier précis. La saison débute au mois de mai, lorsque le chef de chaque comptoir réunit les principaux marchands indiens du voisinage pour leur communiquer les instructions reçues d'Europe sur les quantités et les qualités des toiles demandées. Il s'ensuit une négociation sur les prix et les conditions auxquelles elles seront obtenues, et, une fois l'accord passé, les marchands reçoivent une avance en argent de 50 à 75 % du montant des commandes. Ils parcourent alors les régions voisines, dans un rayon d'environ 150 kilomètres autour du comptoir, et passent des ordres aux tisserands auxquels ils versent un acompte en argent et en fil. À partir de la fin du mois de septembre, les étoffes commencent à rentrer ; elles sont examinées soigneusement par les employés européens des compagnies et ne doivent présenter aucun défaut pour pouvoir être retenues. Dans le courant des mois de janvier et février, elles sont chargées sur les vaisseaux en partance pour l'Europe et au même moment les comptes sont soldés avec les marchands locaux.

La faiblesse de cette organisation est l'insolvabilité éventuelle des marchands et des tisserands, qui peuvent disparaître après avoir reçu les avances. Pour y remédier, les représentants des compagnies des Indes engagent les marchands à former des sociétés solidaires ; à la tête de celles-ci ils placent un « courtier », le plus fortuné des négociants locaux, à la fois interprète (en tamoul, il est nommé *dubash*, ce qui signifie « deux langues »), expert, caution et rédacteur des contrats. Le rôle de celui-ci n'est pas limité aux activités commerciales ; c'est un intermédiaire entre les Européens et les Hindous, habitants des comptoirs comme souverains locaux.

En Europe, par ailleurs, le développement de l'usage des cotonnades met en péril le fonctionnement des manufactures de soieries, de lainages, d'étoffes de lin et de chanvre, aussi, à partir de la fin du xvii^e siècle, les gouvernements français et britanniques prennent-ils des mesures de protection. Pour la France, un édit de 1686 établit une distinction entre deux types de cotonnades : premièrement les « toiles blanches », dont la vente est autorisée dans le royaume, sous réserve de porter aux deux extrémités de la pièce la marque de la Compagnie française des Indes, seule autorisée à introduire ces étoffes dans le royaume ; deuxièmement les « toiles de couleur », peintes ou teintes, dont le commerce et l'usage sont

[« Le goût de l'Inde », Gérard Le Bouëdec et Brigitte Nicolas (dir.)]
[Presses universitaires de Rennes, 2008, www.pur-editions.fr]

*Porte de la chapelle
Imparfaite, à Batalha*
Gravure par A. Bertrand,
d'après un dessin de
Théron, extraite de la
revue *Le Tour du Monde*,
*nouveau journal des
voyages*, Dir. Edouard
Chatron, Paris, Londres,
Leipzig, premier
semestre 1861.
Musée de la Compagnie
des Indes, Ville de
Lorient.
La profusion du décor
rappelle certains palais
de l'Inde.
© Robert Le Gall / SHD,
Département Marine,
Lorient.



interdits dans le pays. Toutefois, la Compagnie est autorisée à poursuivre l'importation de celles-ci, mais les acheteurs doivent s'engager à rapporter dans un délai de six mois la preuve de l'envoi à l'étranger. En Angleterre, il est instauré en 1685 une taxe de 10 % *ad valorem* sur les toiles de l'Inde, mais la mesure est jugée insuffisante par les manufacturiers et les ouvriers du textile qui manifestent violemment leur hostilité à la poursuite de l'importation, ainsi à Londres en 1697, aussi le gouvernement britannique adopte-t-il en 1700 une législation encore plus contraignante que celle des Français en interdisant l'entrée des cotonnades orientales (ce qui favorise l'apparition de manufactures nationales de coton). Cependant, comme dans le pays voisin, la compagnie anglaise peut continuer les importations d'étoffes, sous réserve de les expédier à l'étranger. Dans les deux royaumes, les mesures de prohibition n'empêchent pas la poursuite d'une contrebande active.

Ces dispositions douanières ont pour conséquence une diminution des importations et une stabilité du marché. Au milieu du xviii^e siècle, les Britanniques demeurent les premiers importateurs de l'Europe, avec environ 350 000 pièces chaque année, suivis par les Hollandais, et les Français, avec chacun 250 000 pièces.

La prohibition est supprimée en France, en 1759, après une vive polémique au cours de laquelle s'affrontent les tenants de la protection et ceux de la libre concurrence, puis en Grande-Bretagne, en 1774. Cette abolition profite peu au commerce d'importation de l'Inde, car les deux pays développent une industrie nationale de filature, de tissage et d'impression des cotonnades. Cependant les productions européennes sont d'une qualité inférieure à celles de l'Asie et les consommateurs avertis continuent de chercher les « indiennes » pour la beauté de leurs décors et l'excellente résistance de leurs couleurs aux lavages successifs.

◆ LE DÉVELOPPEMENT DE L'ORIENTALISME

Au début du xvi^e siècle, les cotonnades, conjointement avec les autres objets d'art de l'Inde, sont un objet d'émerveillement pour les Européens. Ainsi en 1503, lorsqu'un humaniste d'Augsbourg traverse le

port d'Anvers, dans lequel les Portugais viennent d'ouvrir une agence commerciale, il informe un correspondant : « Nous sommes arrivés dans ce pays où il ne se passe pas une journée que je n'ai une centaine de récits à vous faire. Ici, entre autres choses remarquables, vous pouvez rencontrer des matelots portugais qui font des récits étonnants. Chose admirable ! Alors que les anciens écrivains disent de certains éléments qu'ils ne peuvent se trouver dans la nature, eux ils les ont découverts et ils les ont vus... »⁴. Un peu plus tard, François I^{er} écrit de France au roi du Portugal pour lui demander de faire acheter « de ces objets qui arrivent régulièrement à Lisbonne en grande quantité en provenance du pays de l'Inde », et, lorsqu'il les a reçus, il les fait placer dans un cabinet de curiosités créé à Fontainebleau⁵. Ces récits et ces objets font prendre conscience de l'existence de l'Inde et ils sont une source d'inspiration pour les artistes. Des animaux, des plantes et des objets orientaux apparaissent dans la peinture et dans l'architecture,



« Portrait des Bramanes et marchands indiens », dans *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot, Hollandais et de son voyage aux Indes orientales...*, Amsterdam, H. Laurent, 1610, p. 101
Mercador : « *Vêtement et apparence des marchands indiens qui sont très habiles dans leur commerce* ». Banianes : « *Les banianes de Cambay sont de fins connaisseurs en pierres précieuses, en écritures et en comptes* ». Bramene : « *Prêtres des idoles de l'Inde* ». On notera la représentation de l'une de ces idoles à l'arrière-plan.
© Tous droits réservés.



« Portrait de l'arbre triste », *Ibid.*, p. 156
« *Un arbre connu seulement en Inde qui donne toute l'année beaucoup de fleurs odorantes pendant la nuit. Celles-ci tombent au lever du soleil, d'où le nom d'arbre triste* ». L'auteur représente aussi la cour d'une exploitation rurale de l'Inde du sud avec ses habitants, ainsi que des animaux et des produits de l'agriculture, comme le poivre, la noix d'arec et le bétel.
© Tous droits réservés.

ainsi dans l'*Adoration des mages* de Bruegel et la fenêtre de l'église du Christ à Tomar.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la connaissance devient systématique, raisonnée, grâce à la publication de plusieurs ouvrages, soit des rapports commerciaux rédigés par des agents du roi du Portugal, soit des récits de voyages. Le plus important de ceux-ci est l'*Itinerario* de Jan Huyghen van Linschoten, publié en langue flamande en 1596, rapidement traduit dans toutes les autres langues de l'Europe. L'auteur est un jeune commerçant hollandais, devenu secrétaire de l'évêque de Goa, qui le suit dans tous ses déplacements. Il dispose donc d'une vaste documentation, qu'il organise, de manière très commode, en un répertoire encyclopédique. Celui-ci est largement mis à contribution par les navigateurs hollandais lorsqu'ils entament leurs voyages en Asie. De plus il y a dans cet ouvrage une cinquantaine de gravures, réalisées sur les indications de l'auteur, qui donnent une représentation du pays et de ses habitants. Au XVII^e siècle, le principal livre est celui du français Jean-Baptiste Tavernier, diamantaire protégé par Louis XIV, dont le récit des six voyages en Orient, effectués de 1631 à 1668, publié en 1677, a immédiatement un grand succès. Ces publications, ainsi que plusieurs autres, font l'éloge de la civilisation de l'Inde. Ils insistent sur la forte densité de la population régie par une organisation sociale perfectionnée, sur la grande liberté de la circulation, sur la courtoisie des habitants, sur la perfection des systèmes d'irrigation et la beauté des grands monuments (qu'ils comparent à ceux des Romains), et surtout sur l'excellente qualité du travail des artisans, supérieur à celui des Européens, non seulement pour la réalisation des cotonnades, mais aussi pour la taille des pierres précieuses et de l'ivoire, pour la fabrication des armes à feu et des épées.

Au même moment, les missionnaires (dont les monarchies chrétiennes assurent gratuitement le transport) apportent d'autres informations, souvent de meilleure qualité que celles données par les commerçants, car ils séjournent plus longtemps, pénètrent loin à l'intérieur du pays, et s'efforcent d'apprendre

les langues locales. Le plus célèbre de ces missionnaires est saint François Xavier; à l'issue d'un séjour à Goa et dans le sud de l'Inde, il adresse au supérieur de la compagnie de Jésus une lettre optimiste sur l'avenir du christianisme, annonçant qu'il vient de faire près de 100 000 disciples chez les Hindous les plus pauvres, et lançant un vibrant appel à la mission : « Des foules manquent à devenir chrétiennes dans ces régions, faute de personnes qui s'adonnent à de si pieuses et saintes choses. Souvent la pensée me vient d'aller dans les écoles de chez nous en criant à pleine voix, comme un homme qui a perdu le jugement, et surtout à l'Université de Paris... »⁶. Ces lettres sont immédiatement imprimées et diffusées dans toute l'Europe. L'appel est entendu, en particulier par Robert de Nobili, jeune jésuite débarqué à Goa en 1605, qui commence par apprendre les langues du pays, en particulier le sanscrit, puis tente de comprendre l'hindouisme avec ses coutumes surprenantes pour un Européen, ainsi le système des castes ou le mariage des enfants. Ensuite il cherche à concilier ces mêmes coutumes avec le christianisme, se présentant en « pénitent », adoptant le vêtement, le régime alimentaire et le mode de vie des brahmes; des disciples se présentent, auxquels il donne le baptême et une instruction, assurant la continuité de son œuvre après sa mort. Nobili et les prêtres de son entourage écrivent en Europe et les rapports adressés à leurs supérieurs, publiés annuellement à partir de 1605, sous le titre de *Lettres édifiantes*, font connaître leurs succès apostoliques.

Ainsi, après avoir satisfait quelques uns des besoins alimentaires raffinés des Européens, l'Inde leur propose un nouveau confort vestimentaire, accompagné d'une expression esthétique originale, puis le modèle d'une organisation culturelle et sociale évoluée, qui ne doit rien à la civilisation gréco-romaine, ni au christianisme. C'est une grande nouveauté et un profond sujet de réflexion.

Philippe Haudrière

BIBLIOGRAPHIE

- HAUDRÈRE Ph., *Les compagnies des Indes orientales : trois siècles de rencontre entre Orientaux et Occidentaux, 1600-1858*, Paris, Desjonquères, 2006.
- HAUDRÈRE Ph., *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle*, 2^e éd., Paris, Les Indes savantes, 2005.
- LACH D., *Asia in the making of Europe*, 2^e éd., Chicago, University of Chicago press, 1994.

NOTES

1. *Histoire naturelle...*, éd. J. André et J. Filliozat, t. 6, Paris, 1980, p. 54.
2. *Ibid.*, t. 2, p. 125.
3. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme. 1. Les structures du quotidien*, Paris, A. Colin, 1979, p. 190.
4. Cité par SPITZ L., *Conrad Celtis, the German Arch-humanist*, Cambridge (Mass.), University Press, 1957, p. 103.
5. Cité par MATOS L. de, *Natura intelletto*, *Boletim internacional de bibliografia*, N° 1, janvier 1960, p. 46. Voir aussi DAN P., *Le trésor des merveilles de... Fontainebleau*, Paris, S. Cramoisy, 1642, p. 84.
6. Cité par COUTURIER Ch., *Saint François Xavier. Pour la gloire de Dieu*, Paris, Les éditions du Cerf, 1966, p. 24-25.